L'Europe de Marina Tsvetaeva

Du mythe à la constellation

Caroline Bérenger

Université de Caen Normandie

Résumé : Quels sont les contours de l'Europe de Marina Tsvetaeva ? Quelle est la part européenne d'une poétesse russe dont la parole a des accents universels ? L'Europe de son enfance remonte aux sources de la vocation poétique, baignée de romantisme allemand, dans l'ancien monde de la Russie prérévolutionnaire. C'est le lieu de naissance de la poésie, de la Tauride à la Crimée de Koktebel, des mythes antiques aux avant-gardes de l'âge d'argent, dans le sillage de la figure tutélaire d'Alexandre Pouchkine. L'Europe de la maturité est aussi celle de l'exil en 1922, puis de l'émigration en France. Marina Tsvetaeva devenue apatride est une étrangère. Tandis qu'elle traverse les frontières, elle célèbre dans son œuvre l'esprit tsigane et la vie nomade. Elle va vivre dans sa chair l'irruption de la barbarie et l'effondrement du continent. C'est alors qu'une troisième Europe se profile sur les ruines de l'ancienne, celle de la renaissance posthume qui prépare sa réception future. La réparation se fait par la filiation avec Maria Rainer Rilke, dans la communauté des poètes, un « monde toute-langue » animé par une « nostalgie de la culture universelle ». Ainsi se dessine la carte évolutive d'un continent intérieur, « Mon Europe » aurait dit Tsvetaeva, une patrie spirituelle, un topos poétique, une « topographie de l'âme ». Au-delà des ruptures géographiques et historiques, au centre et dans les marges, une trinité continentale émerge, l'« Eurussie » de Marina Tsvetaeva, le destin européen d'une œuvre poétique dont la russité non négociable est une percée dans l'universel.

Mots-clés : Marina Tsvetaeva, Russie, Europe, France

Le mot « Europe » est presque un hapax dans la poésie de Marina Tsvetaeva, mais la réalité multiforme et complexe qu'il désigne est omniprésente. L'Europe de Tsvetaeva est à l'intersection d'une appréhension géographique, d'un imaginaire collectif et d'une œuvre singulière. Elle a trois âges : l'enfance, la maturité et la postérité du poète ; elle se déroule en trois temps : l'invention, la destruction et la renaissance d'une culture en perpétuelle évolution. Nous explorons la part européenne d'un poète russe pour entendre sa résonance universelle.

La première Europe de Tsvetaeva est reliée à l'enfance et à la découverte de sa vocation poétique. L'Allemagne occupe une place centrale, indissociable de la figure maternelle :

« J'ai hérité de ma mère la musique, le Romantisme et l'Allemagne. » [1] Tsvetaeva a baigné dans la musique de Bach et Beethoven [2], la légende de la Lorelei et les Nibelungen, les œuvres de Goethe, Schiller et Heine. Un premier triangle européen se dessine avec l'Italie et la Suisse : de 1902 à 1904, la fillette voyage à Nervi, Lausanne et Fribourg, d'un sanatorium à l'autre, au gré de l'état de santé de sa mère. En 1906, Maria Meyn, éreintée par la tuberculose, s'éteint à Taroussa, sur les bords de la rivière Oka, au cœur de la campagne russe. C'est dans ce village que Tsvetaeva devenue orpheline voudra reposer à jamais [3]. Ainsi, elle a grandi au cœur de l'Europe mais son horizon est l'immensité de son pays natal.

À l'aube du XX^e siècle, les avant-gardes se déploient sur un axe Paris, Berlin, Moscou. L'adolescente de dix-sept ans séjourne dans la capitale française en 1909, au moment où triomphent les ballets de Serge Diaghilev. Elle voue un culte exalté au personnage de l'Aiglon, interprété par Sarah Bernhardt, dans la pièce d'Edmond Rostand. Son tempérament est en accord avec l'esthétique romantique dont sa mère l'a nourrie. La tentation du suicide reflète le traumatisme du deuil et l'aspiration à mener une vie héroïque :

Ты дал мне детство – лучше сказки
И дай мне смерть — в семнадцать лет!

Tu m'as donné une enfance comme un conte
Fais-moi mourir pour mes dix-sept ans [4] !

Tsvetaeva ouvre par ces mots le livre de sa vie et c'est par ce geste qu'elle le refermera. Le sablier est renversé, elle sera exaucée.

Sa vocation poétique s'enracine au cœur de la vieille Europe mais c'est en Crimée qu'elle écrit son premier manifeste, « une formule prémonitoire de [s]on destin humain et poétique » [5] :

Моим стихам, написанным так рано,
Моим стихам, как драгоценным ви́нам,
Настанет свой черед.

Mes vers écrits à l'aube de ma vie de poète,
Tels de grands vins au fond de leurs barriques
Sauront atteindre leur précieux prix.

Koktebel, 13 mai 1912

Dans les années 1910, le village de Koktebel est un nid de poètes. La génération de l'Âge d'argent se rassemble autour de Maximilian Volochine, le passeur et maître des lieux, et Pra, l'instance matriarcale. Tsvetaeva y croise Anna Akhmatova, Ossip Mandelstam [6] et André Biely. Koktebel est un petit village niché dans une baie de la presqu'île de Crimée, un lieu désertique et rocailleux, une terre de dénuement [7]. Le mariniste Aivazovski a peint ce paysage en 1853. Trois forces élémentaires s'y affrontent : vagues rageuses, rocs abrupts et ciel tourmenté — un panorama romantique.

1. *De l'Allemagne*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* sous la direction de Véronique Lossky et Tzvetan Todorov, traduction de Nadine Dubourvieux, Luba Jurgenson et Véronique Lossky, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 182.

2. Tsvetaeva évoque l'influence de sa mère dans son récit autobiographique *Ma mère et la musique*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome I. Prose autobiographique,* sous la direction de Véronique Lossky et Tzvetan Todorov, traduction de Nadine Dubourvieux, Luba Jurgenson et Véronique Lossky, Éditions du Seuil, 2009.

3. Cf. son récit autobiographique *Les flagellantes* : « Je voudrais reposer dans le cimetière des flagellantes de Taroussa, sous un buisson de sureau, dans l'une de ces tombes avec une colombe d'argent, là où poussent les plus rouges et les plus grosses fraises des bois de toute la région ». *Ibid.*, p. 92.

5. Lettre à Georges Ivask du 4 avril 1933, in Marina Cvetaeva, *Polnoe sobranie sočinenij*, *Pisma*, tome VII, Moscou, Ellis Lak, 1995, p. 383.

6. Dans *Histoire d'une dédicace,* elle évoque le poète tel qu'elle l'a connu à Koktebel.

7. *Vif sur vif*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome I. Prose autobiographique*, p. 214.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Un siècle plus tôt, Alexandre Pouchkine, le grand poète russe de l'Âge d'or, figure européenne, y fut envoyé en exil :

Я вспоминаю курчавого мага Этих лирических мест.	Je me rappelle le mage bouclé De ces lieux de lyrisme.
Очарование прежнего Крыма Пушкинских милых времен.	Le charme, naguère, de la Crimée : Temps chéri de Pouchkine.

Rencontre avec Pouchkine, 1er octobre 1912

La Crimée, péninsule de la péninsule, est le point de rencontre entre la Russie et l'Europe, où s'effectue la réunion symbolique des influences culturelles d'une extrémité à l'autre du continent.

À Koktebel subsistent quelques traces d'une lointaine antiquité, lorsque le monde gréco-latin entra en contact avec les peuples du pourtour de la mer Noire, les Scythes, barbares raffinés, cavaliers nomades devenus orfèvres de l'or et artisans de somptueux bijoux. Un passé mythique qui se confond avec l'imaginaire d'une culture universelle dont rêvaient les poètes russes, qui n'exista peut-être jamais, mais envers laquelle ils éprouvaient une profonde nostalgie et qu'ils se plaisaient à inventer pour contempler son rayonnement et son extinction. « Koktebel pour nous tous qui y avons vécu est notre seconde patrie, et pour nombre d'entre nous, le lieu même où naît l'esprit » [8]. Et dans cet Eden poétique, la tortue-lyre de Mandelstam se prélasse sous le soleil de l'Épire :

Нерасторопна черепаха-лира, Едва-едва беспалая ползет, Лежит себе на солнышке Эпира, Тихонько грея золотой живот.	La tortue-lyre, privée de doigts, pataude, Avance avec lenteur et péniblement, Puis se couchant sous le soleil de l'Épire Réchauffe en silence son ventre doré [9].

Lieu où la culture grecque offre à la langue russe « le secret originel de la vision hellénistique du monde » [10], où se révèle « un hellénisme intérieur mis en accord avec l'esprit de la langue russe ». Conservatoire du mot poétique, qui instaure un rapport vivant avec la chose, car « les mots signifient autre chose que les choses », « la pierre, non plus comme bloc de granit immobile mais comme force dynamique de construction et d'élévation » [11] « Mot-Psyché » qui « choisit librement, comme pour s'y loger, le corps qui lui est cher » [12]. Pétroglyphe, pierre qui fait signe depuis les temps immémoriaux et scelle les arcanes de la poésie russe.

En remontant aux sources du lyrisme, Tsvetaeva atteint le rivage des mythes. La Crimée fut aussi la Tauride : terre des Cimmériens, « ceux qui vivent sur les bords » et entrent dans l'histoire ; terre des Amazones qui restent dans la légende ; « Terre de l'entrée d'Orphée dans l'Hadès » [13]. Ses anfractuosités recèlent des accès secrets entre le monde des vivants et celui des morts. C'est en ce lieu qu'officiait la déesse

8. *Histoire d'une dédicace* in *Ibid.,* p. 292-293.

10. *De la nature du verbe* in Ossip Mandelstam, *Ibid.*, tome II pour les deux citations qui suivent, p. 337.

11. Marc Weinstein, « Peut-on commenter un poème de Mandelstam en classe de terminale ? (un essai sur « Le crépuscule de la liberté », 1918), *La Revue russe*, 2004, p. 79-106, p. 81. https://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_2004_num_24_1_2207

12. Citation de Mandelstam par Marc Weinstein, *Ibid.*, p. 81.

13. *Vif sur vif*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome I. Prose autobiographique,* p. 233.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Taure, Iphigénie, fille d'Agamemnon, Artémis Tauropolos. La Tauride atteste d'une culture pré-européenne où se pratiquaient des sacrifices humains, révélant la part transgressive d'une civilisation devenue policée.

Le mythe d'Europe n'a pas dévoilé tous ses mystères. Il est le nom d'une princesse phénicienne, aimée de Zeus qui se métamorphosa en taureau blanc pour la séduire et l'emporta en Crête où il s'unit à elle. C'est aussi celui d'une péninsule au relief découpé et aux frontières incertaines, à l'extrémité de l'Eurasie. Quoi de commun entre une figure féminine et la géographie d'un continent ? Hérodote reconnaissait déjà que l'origine du lien était obscure. Le mythe d'Europe n'apparaît pas dans la poésie de Tsvetaeva, mais son absence pourrait éclairer le fonctionnement de sa pensée poétique : il faut suivre les traces de la vache sacrée. De son union avec Zeus, Europe eut un fils Minos, le roi de Crète, l'époux de Pasiphaé, qui engendra le minotaure enfermé dans le labyrinthe de Dédale. Minos avait été fasciné par la beauté d'un taureau blanc dont le sacrifice était promis à Poséidon. Cadmos, le frère d'Europe, suivit une génisse aux flancs marqués d'un signe blanc pour trouver le lieu où il fonderait la ville de Thèbes. Le mythe d'Europe se ramifie en une vaste constellation familiale, une hybridation de dieux, d'hommes et d'animaux. Il essaime de nombreuses réminiscences dans la poésie de Tsvetaeva, qui s'agrègent dans la figure impérieuse de Phèdre, « la fille de Minos et de Pasiphaé », à laquelle elle s'identifie.

Tsvetaeva établit par ce biais un lien direct entre la culture gréco-latine et la culture russe. Elle extrait du mythe une énergie pure, désenclavée de son cadre civilisationnel. Elle fait un usage inédit de la matière antique pour la transformer en éléments de folklore et l'intégrer à la tradition orale russe : une femme taureau traverse son œuvre, croisement de la force motrice animale et de l'éros féminin, ressort puissant de la poétique des grands poèmes, tels *Les Ruelles, Le taurillon rouge, Le cheval rouge* ou *L'autobus.* La première Europe de Tsvetaeva remonte aux sources de la poésie et à la naissance des mythes. Elle est perçue dans sa continuité géographique, dans la libre circulation des influences culturelles entre la Russie et l'Europe, à la recherche d'un centre de gravité entre le cœur et les marges.

La deuxième Europe de Marina Tsvetaeva correspond à la période de sa vie en exil de 1922 à 1939. Le poète s'arrache à l'enfance et au mythe pour entrer dans l'histoire moderne et en éprouver le déchirement.

Tsvetaeva va vivre dans sa chair le déchaînement de la barbarie en Russie puis en Europe. De la Révolution française à la Révolution russe, d'une terreur à l'autre, l'artiste est un bouc émissaire :

Андрей Шенье взошел на эшафот, А я живу — и это страшный грех.	André Chénier est monté sur l'échafaud, Moi, je reste vivante, c'est un péché terrible !

17 avril 1918

Pouchkine meurt en duel, victime des consciences obscurcies de son temps :

Пушкин — на снег, И Шенье — на плаху.	Pouchkine va sur la neige ! Chénier à l'échafaud !

19 janvier 1922

Tsvetaeva sait qu'elle vit en sursis. Elle survit aux années terribles de famine et de guerre civile à Moscou. Malgré le chaos, elle célèbre l'esprit des Lumières, cultive la

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

légèreté comme une position éthique. Elle fréquente les acteurs du studio de Vakhtangov, prend le masque de Lauzun ou de Casanova et transforme sa vie en un tendre marivaudage. C'est le festin au temps de la peste.

Dans la première partie du XX^e siècle, la barbarie se propage en Europe, défigurant le visage de la haute culture. L'Allemagne incarne le renversement tragique des valeurs humanistes. La poétesse est liée à ce pays par toutes ses fibres : « Ma passion, ma patrie, berceau de mon âme », écrit-elle dans son journal [14]. De 1914 à 1941, ce lien évolue jusqu'à se retourner. En 1914, malgré le déclenchement de la Première Guerre mondiale, elle signe cette profession de foi :

Германия — мое безумье !	Allemagne — ma folie !
Германия — моя любовь !	Allemagne — mon amour !

À l'Allemagne, 1^er décembre 1914.

En 1939, bouleversée par l'annexion de la Tchécoslovaquie, elle s'indigne avec la même intensité et son plaidoyer se transforme en imprécation :

О мания ! О мумия	Oh momie ! Oh manie
Величия !	Des grandeurs !
Сгоришь,	Tu vas brûler,
Германия !	Germanie !
Безумие,	C'est folie
Безумие	Ce que tu fais !
Творишь !	Folie !

Poèmes à la Tchécoslovaquie, 9-10 avril 1939

Malgré son amour inconditionnel pour l'Allemagne, Tsvetaeva ne perd pas son discernement. C'est avec une rare lucidité que dès 1934 elle renvoie dos à dos les deux dictateurs, Staline et Hitler :

А Бог с вами ! Будьте овцами !	Au diable tous, filez, allez !
Ходите стадами, стаями	Brebis soumises et vous — moutons,
Вслед Гитлеру или Сталину	Esclaves d'Hitler, avec Staline marchez !

Ce bref poème témoigne de sa conscience européenne très avancée.

Et comment ne pas faire un rapprochement entre ces deux dates : 22 juin 1941, opération Barbarossa pour anéantir l'Union soviétique ; 31 août 1941, suicide de Tsvetaeva à Elabouga en Tatarie. Walter Benjamin accomplit ce même geste en septembre 1940 et Stefan Zweig en février 1942. La déchirure de l'histoire s'inscrit dans le corps de l'artiste, mais ce dernier reste maître de l'heure de sa mort. Avant que cette adéquation glaçante ne se révèle entre le poète vivant et le monde tel qu'il va, il y a l'expérience de l'exil, une réalité subie au jour le jour qui détruit à petit feu les pouvoirs de l'imagination éprise de transcendance.

Tsvetaeva partage le sort des milliers de déracinés. En 1922, elle quitte la Russie, en passant par Berlin et Prague. Elle a rejoint son mari Serge Efron, échoué à Gallipoli avec les restes de l'Armée blanche. La famille s'installera quelques temps à Paris en 1925. Ce sera *Après la Russie*, titre de son dernier recueil de poèmes publié de son vivant en 1928. Le motif romantique du vagabondage inspiré des *Tsiganes* de

14. *De l'Allemagne*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* p. 179.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Pouchkine fait surgir la figure du migrant, qui coïncide avec son expérience vécue. La légende du Juif errant s'actualise dans la réalité concrète des hordes de réfugiés sillonnant le continent européen.

Переселенцами —	Nous, en migrant —
В какой Нью-Йорк ?	Dans quel New-York ?
Вражду вселенскую	Hissée sur notre bosse —
Взвалив на горб —	L'hostilité du monde !
Ведь и медведи мы !	Nous sommes des ours !
Ведь и татары мы !	Et aussi des Tatars !
Вшами изъе́дены	Bouffés de poux,
Идём — с пожарами !	Devant — les incendies !

22 février 1922, L'émigrant

Et lorsqu'elle écrit : « La vie est une gare, je vais bientôt partir, où je ne le dirai pas » [15], elle transforme la férocité du quotidien en un geste poétique.

Puis commence la deuxième phase de son expérience du déracinement, sa vie dans l'émigration, ses déménagements d'une banlieue à l'autre. C'est une lente dérive, un éloignement métaphysique qui conduit à sa marginalisation. « J'habite en Tchécoslovaquie (près de Prague), à Mokprosy dans une maison du village. La toute dernière. », écrit-elle à Pasternak le 19 novembre 1922 [16]. Elle ne restera pas longtemps à Paris, elle s'installera successivement à Clamart, Meudon, Bellevue. Les conditions précaires de sa vie matérielle deviennent un leitmotiv poétique, l'évocation d'un non-lieu à la périphérie de la périphérie. Cette zone de refoulement et de confinement s'inscrit dans la langue. Les préfixes *vy*, *za*, *iz* signifient son éviction du monde :

Лишний ! Вышний ! Выходец ! Вызов ! Ввысь	Superflu ! Supérieur ! Sorti on ne sait d'où !
Не отвыкший… Виселиц Plus haut !	Plus grand ! Toujours ces habitudes !
Не принявший… В рвани валют и виз	Refusés — les gibets ! Argent en multitudes, visas…
Ве́ги — выходец.	Vous êtes tombés de l'étoile Véga.

9 février 1923.

Жизни с краю,	Tout au bord de la vie,
Серединою брезгуя	Repoussant le milieu,

Février 1935

Dans le *Poème de la fin*, Tsvetaeva trace un signe d'égalité entre le juif et le poète qui vivent au cœur de l'Europe en état d'extranéité, à la fois exclus et reclus :

Жизнь, это место, где жить нельзя :	La vie, c'est le lieu où l'on ne peut vivre,
Еврейский квартал…)	Le quartier juif.

La nostalgie ne lui offre aucune perspective, le mal du pays aucun retour possible. La Russie où elle est née a disparu, rayée de la carte :

15. Ce sont les derniers mots de son autobiographie de 1926 qu'elle adresse à Pasternak, in Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*, Paris, Gallimard, 1983, p. 75.

16. Marina Tsvetaeva et Boris Pasternak, *Correspondance 1922-1936*, Paris, Éditions des Syrtes, 2019, p. 36.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Той страны — на карте
Нет, в пространстве — нет.
Той России — нету.
— Как и той меня нет.

Ce pays-là n'existe pas sur la carte,
Ni dans l'espace non plus.
Cette Russie-là n'existe plus,
Tout comme moi non plus.

Fin juin 1931

La fracture grandit. Tsvetaeva n'appartient à aucun camp, elle n'est ni rouge, ni blanche, ni pro, ni antisoviétique. Le lien à la langue s'affaiblit, elle n'est ni poète russe, ni poète français, condamnée à disparaître, elle n'est plus rien. Elle fait cet amer constat dans une lettre à Pasternak du 22 mai 1926 : « Ma rupture d'avec la vie devient de plus en plus irrémédiable. J'ai émigré, j'émigre, emportant avec moi toute ma passion, tout l'indépensé, non comme une ombre exsangue, mais emmenant tellement de sang que j'en aurais su traire et abreuver tout le royaume d'Hadès. » [17] L'émigration est un état de radicale étrangeté au monde, un repli dans la zone la plus sauvage de son être :

Роднее бывшее — всего.
Все признаки с меня, все меты,
Все даты — как рукой сняло :
Душа, родившаяся — где-то.

Les marques, les signes et les dates,
Plus rien ne reste, tout oublié,
Je ne suis plus qu'une âme,
Née un jour quelque part.

La puissance lyrique de Tsvetaeva se débat dans l'extinction de sa résonance. L'histoire contemporaine a ravagé sa vie terrestre, tandis que la rencontre poétique avec les écrivains français de son époque n'a pas eu lieu. Tsvetaeva a fait quelques tentatives pour s'installer dans cette langue qu'elle parle depuis l'enfance, pour devenir un poète français [18]. En s'auto-traduisant, elle a parfois abouti à une création originale telle *Le Gars*. Elle a écrit des textes en français comme *La lettre à l'amazone*. Ses traductions des poèmes de Pouchkine à l'occasion du centenaire de sa mort en 1937 sont inégalées. Mais l'absence de correspondance avec le milieu des lettres françaises, son échange sans suite avec André Gide, cette question qu'elle renvoie à Charles Vildrac « Pourquoi je rime ? » [19] témoignent de l'ampleur du malentendu. La convergence des avant-gardes russe et française avait eu lieu et appartenait déjà à l'histoire littéraire. Dans sa lettre à Georges Ivask du 4 avril 1933, Tsvetaeva résume la situation sans issue dans laquelle elle se trouve : « Ici, je suis sans lecteurs, en Russie je suis sans livres. » [20] Un an plus tard, elle revient sur l'impossibilité d'être en phase avec son temps, sur sa désynchronisation : « Ma voix peut-être correspond à l'époque (la portée de ma voix), mais pas moi. Je hais mon siècle et je remercie Dieu de m'avoir fait naître au siècle passé » ; « Ce n'est pas tant l'époque qui est contre moi, c'est moi qui suis contre elle, en fait je la déteste… » [21] Tsvetaeva n'est plus ni russe, ni française, ni européenne, elle s'extraie du monde au moment où la barbarie historique anéantit la culture. La fin de l'Europe est aussi la fin de la Russie, parce que l'unique continent auquel l'une et l'autre appartiennent se fracture. Dans un monde déchiré, la poétesse est condamnée à s'éclipser, mais elle reviendra au siècle prochain.

17. Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*, p. 124.
18. Cf. « Marina Tsvetaeva, poète français », in Marina Tsvetaeva, *Le cahier rouge*, présentation et traduction de Caroline Bérenger et Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 2011, p. 181-187
19. Marina Cvetaeva, *Polnoe sobranie sočinenij*, *Pisma*, tome VII, p. 377.
20. *Ibid.*, p. 384.
21. *Ibid.*, p. 385-386.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

C'est alors qu'une troisième Europe se profile sur les ruines de l'ancienne, celle de la renaissance posthume que Tsvetaeva avait pressentie à l'aube de sa trajectoire poétique. Elle est perceptible dès 1926 au moment de sa rencontre épistolaire avec Rainer Maria Rilke. Le triangle européen se reconstitue entre la Suisse, la France et l'Allemagne, entre Rilke et Tsvetaeva, puis avec Pasternak qui écrit de Russie. Au moment où les frontières se ferment, « il fau[t] que les montagnes s'écartent » [22]. Les poètes enjambent les murs de l'histoire et reconstituent les réseaux aériens d'une culture commune entre la Russie et l'Europe. Un nouvel arc poétique se déploie. La réparation se fait par la filiation rilkéenne. Tsvetaeva s'adresse au poète vivant, « la poésie incarnée », en allemand, en russe et en français et prend place dans la lignée des poètes européens, à la suite de Pouchkine, Goethe et Heine.

Elle découvre son européanité lorsqu'elle apprend que Rilke est un poète apatride comme elle : « Rainer, qu'es-tu, au fond ? Pas allemand — encore que toute l'Allemagne ! Pas bohême — encore que né en Bohême (N.B. ! né dans un pays qui n'existait pas encore : c'est bien ça), pas autrichien, parce que l'Autriche *était* et que toi — tu *deviens* ! N'est-ce pas magnifique ? *Toi* — sans pays ! » [23] L'identité poétique se construit sur ce défaut de nationalité. Tsvetaeva, ni russe, ni française, serait donc européenne.

Son périple devient signifiant à travers une suite de coïncidences spatiales. « Mais pourquoi, c'est la question qui s'impose à moi maintenant, pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de vous rencontrer, Marina Tsvetaeva ? » [24] s'exclame Rilke. « N'étiez-vous pas ici tout de même ? Sinon, où étais-je ? » [25] En se remémorant leurs voyages respectifs d'une ville européenne à l'autre, ce ne sont que des chassés-croisés : le poète autrichien a visité Moscou et Saint-Pétersbourg lorsqu'il était un jeune homme en compagnie de Lou-Andréas Salomé [26]. Il évoque le Paris d'avant 1914, tandis que Tsvetaeva y passe en 1909 et y émigre en 1925. Elle est à Lausanne en 1904, il s'installera en Suisse en 1919. Prague est la ville natale du poète, Tsvetaeva y vit de 1922 à 1925. Les montagnes de Savoie surgiront bientôt, comme l'ultime espoir d'une rencontre à venir qui n'aura pas lieu, non-rencontre dans un non-lieu : « Crois-tu que je crois à la Savoie. Oui, comme toi, comme au Royaume des cieux » [27]. Le même processus est à l'œuvre avec Pasternak. La rencontre manquée à Berlin, puis les projets sans cesse différés, génèrent une communication télépathique par les fils télégraphiques. Le poète acquiert le don d'ubiquité : « Je voudrais être en deux endroits avec vous : aller à Weimar chez Goethe et dans le Caucase (le seul lieu en Russie, où je peux penser Goethe) » ; « Boris, Boris, comme nous aurions été heureux, à Moscou, à Weimar, à Prague, en ce bas-monde et surtout dans l'autre qui est tout entier en nous » [28].

Plusieurs modèles d'appartenance, du plus péremptoire au plus détaché, se superposent dans la conscience de Tsvetaeva. La part russe est une propriété incessible et non négociable : « En Rainérie, moi seule représente la Russie » [29] ; « C'est l'écueil

22. Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*, p. 98.
23. *Ibid.*, p. 240.
24. *Ibid.*, p. 92.
25. *Ibid.*, p. 100.
26. *En Russie avec Rilke*, journal inédit de Lou Andréas-Salomé, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
27. Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*, p. 245.
28. *Ibid.*, p. 220.
29. *Ibid.*, p. 240.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

de notre nationalité trop individualisée : que tout ce qui est *moi* en nous, soit appelé, par les européens, russe » [30]. La poétesse affirme cette singularité inaliénable pour mieux embrasser le monde dans sa totalité. Son incessible Russie est une percée dans l'universel : « [...] La Russie n'est que la limite de l'intelligibilité terrestre. Au-delà de l'intelligibilité terrestre, il y a l'infinie intelligibilité de ce qui n'est pas la terre. »"Il existe une contrée — Dieu et, en ses confins, la Russie", c'est ce qu'a dit Rilke, lui qui hors de la Russie l'a partout cherchée et qui a langui pour elle toute sa vie » [31].

La Russie est le trait d'union avec l'autre monde, tandis que la dimension européenne englobe de multiples identités : « La nationalité est forclusion et inclusion. Orphée fait éclater la nationalité, où l'élargit à tel point que tous (présents et passés) y sont inclus » [32]. Et après la mort de Rilke, Tsvetaeva affirmera : « Il aimait la Russie, comme j'aime l'Allemagne, de toute la non-participation du sang et la passion libre de l'esprit... » [33] Ce qu'elle dit du poète et ami Volochine s'applique à elle-même : « Français par sa culture, russe par son âme et son verbe, germanique il l'était par son esprit et son sang » [34]. Tsvetaeva ne cesse de passer d'un côté à l'autre de la frontière, qu'elle soit géographique, idéologique, culturelle. Elle traverse l'Europe avec des sauf-conduits. Le poète vient d'ailleurs et il est toujours en mouvement. « Émigrant du Royaume des cieux », il est « un émigré sorti de l'Immortalité pour entrer dans le temps et qui ne peut retourner dans son ciel » [35].

L'œuvre de Tsvetaeva chemine inexorablement entre la Russie et l'Europe vers la culture universelle. Dans ses essais sur l'art, elle explore une culture-monde élaborée par une communauté de poètes : Homère, Ronsard, Shakespeare, Goethe, Pouchkine, etc. « Au fond, tous les poètes de tous les temps disent la même chose. Et cette même chose reste à l'extérieur, sur la peau du monde, tout comme le monde visible reste sur la peau du poète » [36]. Une communauté multilingue qui surmonte l'incommunicabilité des langues pour saisir la langue du poète, celle des anges qui se loge dans toutes les autres. « Incarner l'esprit qui désire un corps (des idées) et spiritualiser les corps qui aspirent à l'âme (aux éléments). Le verbe donne aux idées un corps, aux éléments une âme. » [37] « La langue en effet, bien que changeante, ne connaissant aucun moment de repos, demeure de bout en bout une grandeur durable, une constante, elle reste un tout uni. C'est, par-delà les mutations, une évidence flagrante pour tout philologue ; il saisit là, dans la conscience qu'on a d'une langue, ce qu'est la persistance d'une identité. » [38] La langue poétique de l'Europe, c'est le « monde toute-langue » que Tsvetaeva invente pour conjurer la disparition de Rilke, un monde interlangue, une langue universelle qui s'éprouve dans l'écart impossible à combler entre chaque langue. La voix de Tsvetaeva s'infiltre dans le sous-sol des langues européennes pour faire

30. *Ibid.*, p. 95.
31. *Le poète et le temps*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* p. 561.
32. Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*, p. 211.
33. Lettre à Anna Teskova, avril 1927, in *Sobranie sočinenij,* tome VI, p. 357-358.
34. *Vif sur vif*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome I. Prose autobiographique,* p. 255.
35. *L'art à la lumière de la conscience*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* p. 561.
36. *Ibid.*, p. 562. « Pasternak et moi, sans nous concerter, nous réfléchissons et nous disons la même chose. C'est justement cela : la modernité », p. 574.
37. *L'art à la lumière de la conscience*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* p. 532.
38. Ossip Mandelstam, *Œuvres complètes*, tome II, p. 336.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

soudre une langue poétique commune, l'essence d'une singularité russe à vocation universelle.

L'Europe de Tsvetaeva est un continent multiplan, aux bordures mouvantes et aux frontières réversibles. Ses contours apparaissent lorsque des réalités appartenant à des ordres distincts se superposent, au terme d'une suite de métamorphoses intérieures et au contact du monde environnant. Concordance entre un pays, un corps et un esprit : « L'Allemagne est l'exacte enveloppe de mon esprit, l'Allemagne est ma chair : ses fleuves (Ströme !) — mes bras, ses bosquets (Haine !) — mes cheveux, elle m'appartient tout entière et moi je suis toute — à elle ! » [39] Concordance entre un visage et un paysage : « Le front d'une montagne. J'écris cela et j'ai devant les yeux : à droite, traçant la limite du golfe, plutôt un estuaire que le golfe de Koktebel — un profil de pierre plongeant dans la mer. Le profil de Max. » « On l'a enterré, selon son désir, dans la roche qui par ses lignes rappelle le visage de Max de profil. De là on a une vue splendide sur la mer. » [40] Concordance entre la silhouette d'Europe chevauchant l'animal et la constellation du taureau. Une nouvelle carte se dessine, transcription spatiale de son art poétique, réunissant la Russie, l'Europe et le monde en un seul continent, dans la libre circulation des influences poétiques. Une trinité continentale émerge : l'« Eurussie » de Marina Tsvetaeva.

Bibliographie

Cvetaeva, Marina (1995), *Polnoe sobranie sočinenij*, *Pisma*, tome VII, Moscou, Ellis Lak

En Russie avec Rilke, journal inédit de Lou Andréas-Salomé, Paris, Éditions du Seuil, 1992

Mandelstam, Ossip (2017), *Œuvres complètes*, Le bruit du temps / La Dogana

Marina Tsvetaeva et Boris Pasternak, *Correspondance 1922-1936*, Paris, Éditions des Syrtes, 2019

Marina Tsvetaeva, *Le cahier rouge*, présentation et traduction de Caroline Bérenger et Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 2011

Poésie lyrique (1912-1941) en deux tomes, présentation et traduction de Véronique Lossky, postfaces de Georges Nivat et Tatiana Victoroff, Genève, Éditions des Syrtes, 2015

Rilke Pasternak Tsvetaeva, *Correspondance à trois, Eté 1926*

Tsvetaeva, Marina (2009), *Œuvres tome II. Récits et essais,* sous la direction de Véronique Lossky et Tzvetan Todorov, traduction de Nadine Dubourvieux, Luba Jurgenson et Véronique Lossky, Paris, Éditions du Seuil

Weinstein, Marc (2004), « Peut-on commenter un poème de Mandelstam en classe de terminale ? (un essai sur « Le crépuscule de la liberté », 1918), *La Revue russe*

39. *De l'Allemagne*, in Marina Tsvetaeva, *Œuvres tome II. Récits et essais,* p. 187.
40. *Vif sur vif*, in *Ibid.,* p. 258.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652



Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652